

Anne-Marie Deraspe

## DISTILLER LE SENS : L'ALCHIMIE DE LA TRADUCTION LITTÉRAIRE\*



DEPUIS LA NAISSANCE de l'écriture, la traduction révèle le mouvement constant des idées et des formes; elle diffuse les connaissances, importe et exporte les cultures. Grâce aux traducteurs, les historiens ont mieux cerné la porosité des frontières entre l'Est et l'Ouest aux temps anciens et la manière dont l'Inde, la Chine, l'Irak et l'Espagne ont tour à tour façonné ou nourri la culture occidentale. Une partie de nos mathématiques, par exemple, est basée sur la numération indienne, d'abord traduite en arabe puis en latin pour parvenir jusqu'à nous. Il en va de même pour nombre de textes scientifiques ou philosophiques inspirés des notions et des traditions indiennes ou chinoises, qui ont ensuite transité par l'Espagne musulmane avant leur introduction définitive en Europe.

Le professeur Jean Delisle, de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa, s'est intéressé à l'histoire de la traduction au cours des siècles dans un ouvrage encyclopédique, *Les traducteurs dans l'histoire*, qu'il a codirigé avec Judith Woodsworth et auquel ont participé une cinquantaine d'historiens de la traduction. Il y rappelle que « de tout temps, les traducteurs et les interprètes ont joué un rôle déterminant dans l'évolution des sociétés et dans la vie intellectuelle ». Le professeur Delisle y souligne par ailleurs que la traduction littéraire a souvent contribué à mieux faire connaître un auteur dans sa propre langue.

### Un art de l'ambiguïté

La traduction littéraire constitue cependant un art distinct dans le champ de la traduction, non seulement à cause des défis particuliers qu'elle suppose, mais aussi, et surtout, parce qu'elle nous donne accès à l'imaginaire de l'Autre et nous permet d'entrer dans sa galaxie. De ce fait, la tâche du traducteur littéraire se rapproche davantage de celle de l'écrivain. Au-delà des accents, des régionalismes et des soucis de syntaxe, il doit lui aussi rendre crédibles une atmosphère, une intrigue; révéler un espace habité par des personnages qui peuplent un univers inconnu du lecteur qui les découvrira, lui, dans la langue d'arrivée.

Certains « artisans » de la traduction perçoivent différemment leur art. Certains le comparent à un acte subversif, ou à tout le moins perturbateur, d'autres choisissent la métaphore du pont, le concept de transmission ou de médiation culturelle. Pour Luise Von Flotow, directrice de l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa et traductrice littéraire, la traduction littéraire exige avant tout « une immersion dans la langue à traduire plutôt qu'une formation strictement professionnelle ». Madame Von Flotow estime toutefois que la commercialisation de la littérature impose des choix. Par ailleurs, ses recherches sur la problématique hommes-femmes en traduction l'ont amenée à traduire des auteurs féministes, qui posent un défi particulier pour la langue de traduction, à savoir « créer ou donner des aspects féminins à cette langue ».



PHOTO : GETTY IMAGES, SHANNON FAGAN

Pour Sheila Fischman, qui a traduit plus d'une centaine d'oeuvres d'auteurs québécois et dont la réputation est solidement établie, la traduction littéraire est d'abord une nécessité culturelle : « On ne peut être un lecteur informé, dit-elle, sans lire des traductions. Sinon, il faudrait parler un nombre incalculable de langues. » Pour elle, la traduction est un partage. « La traduction littéraire est pour moi une sorte d'échange d'émotions artistiques et culturelles. J'aime partager avec d'autres les romans que j'ai aimés. »

Romancier, traducteur et interprète, Daniel Poliquin (Ph.D. 1987, D.U. 2006) écrit en français, mais d'autres que lui traduisent ses romans en anglais. Sa carrière de traducteur est faite « de beaux hasards ». Il a d'abord été choisi pour traduire Kerouac et W.O.Mitchell, une découverte d'auteurs exceptionnels qui lui ont beaucoup appris. « Traduire, c'est écrire avec la main d'un autre. » Pour lui, la traduction a été et est encore une expérience multiple. « Elle m'a libéré et m'a donné en quelque sorte la permission d'être un écrivain. La traduction m'impose un silence qui contribue à mon développement. Traduire de grands écrivains m'a donné le goût de me dépasser, d'être moi-même un meilleur écrivain. »

### **Entre traduction et création**

En quoi une traduction remarquable se différencie-t-elle d'une bonne traduction? Luise Von Flotow conçoit une traduction remarquable comme « une traduction travaillée, qui joue avec la langue pour la rendre dans une langue d'arrivée forte. Une traduction créative plutôt que conservatrice. En somme, il faut traduire comme si l'on écrivait un texte littéraire. »

Sheila Fischman parle d'une traduction « qui reflète à la fois le langage et le style de l'auteur. Un texte qui se lit aisément parce que les mots coulent de source, mais qui arrive en même temps à transporter le lecteur dans un ailleurs étranger à son univers, à ses références culturelles propres. Et c'est bien là, dit-elle, le plus grand défi du traducteur : cet exercice de funambule qui exige le maintien de l'équilibre instable entre le fond et la forme, entre l'univers créé et celui à recréer. »



PHOTO : CORBIS

Pour Daniel Poliquin, une traduction remarquable, c'est une traduction naturalisée, un texte qu'on ne peut soupçonner d'avoir été écrit dans une autre langue. Pour lui, qui, en tant que Franco-Ontarien, participe de deux cultures, la littérature canadienne cache cependant « un piège, celui de croire que l'on connaît tous ses multiples langages, sous prétexte qu'on a bourlingué d'un océan à l'autre et qu'on a lu ses auteurs ».

### **Les droits d'auteur, une entreprise inachevée**

Il est difficile d'imaginer une littérature sans traduction, qui plus est dans un pays aux multiples identités culturelles comme le Canada. Paradoxalement, ce sont surtout les traducteurs littéraires qui, les premiers,

ont célébré le partage des littératures anglophone et francophone et, dans la plupart des cas, fait découvrir la littérature autochtone. Rien d'étonnant alors qu'ils aient senti le besoin de se regrouper en association pour faire valoir leurs droits, eux dont les préoccupations majeures se rapprochent davantage de celles des écrivains que de celles des autres traducteurs.

L'Association des traducteurs et traductrices littéraires a vu le jour en 1975. L'appellation du Canada lui a été ajoutée en 1997. Elle compte aujourd'hui 150 membres de partout au pays. La majorité des traducteurs sont anglophones et francophones, mais beaucoup d'autres langues sont représentées.

Les travaux des traducteurs littéraires ne sont inscrits comme oeuvre à part entière dans la Loi sur les droits d'auteur que depuis 1987, et il leur a fallu compter quelques années de plus pour avoir droit à une entrée dans les catalogues des bibliothèques canadiennes. Le nom des traducteurs littéraires, dont les tarifs sont jusqu'à cinquante pour cent inférieurs à ceux des traducteurs des autres catégories, n'apparaît pas toujours sur la couverture des livres. Les comptes rendus journalistiques ne mentionnent pas nécessairement le nom du traducteur et parlent rarement du travail de traduction, sinon pour signaler une qualité douteuse.

Les éditeurs qui refusent de mettre le nom des traducteurs en couverture, soit la majorité, expliquent généralement cette réserve en affirmant que des traductions annoncées comme telles se vendent moins bien que des oeuvres originales. Faire valoir l'apport du traducteur dans un texte court et efficace en quatrième de couverture risquerait-il vraiment de faire fuir le lecteur éventuel? D'autres éditeurs évoquent des obstacles graphiques. La technologie moderne ne permet-elle pas d'astucieuses inventions qui ne condamnent pas à la ruine? Quoi qu'il en soit, il devrait bien exister d'autres écrans que ceux des ombres chinoises pour afficher les traducteurs littéraires, car traduire n'est pas un privilège plus grand que celui d'être traduit.

\* Le titre de cet article s'inspire d'une expression de Jean Delisle : Les alchimistes des langues.

### **Les technologies TA et TAO, une menace?**

Le développement de technologies tels les traitements de texte, les dictionnaires en ligne, les logiciels de correction et autres, ont certes facilité le travail technique de tous les traducteurs. Quant aux technologies de traduction automatique (TA) et de traduction assistée par ordinateur (TAO), elles ne remplacent pas, ni ne remplaceront, les traducteurs techniques ou autres, mais elles peuvent effectuer des tâches répétitives et permettre ainsi d'épargner du temps.

Lynne Bowker (B.A. 1991), professeure à l'École de traduction et d'interprétation de l'Université d'Ottawa et spécialiste des technologies de TAO, précise leurs champs d'application. « La traduction littéraire mise à part, c'est d'abord le public cible qui décide de la pertinence de l'outil. Dans le cas des publications universitaires, par exemple, elles serviront à repérer l'utilisation d'un concept ou des récurrences, sans plus. Un second élément à considérer, c'est le type de question qu'on pose à ces machines. S'il s'agit simplement de mettre en évidence certains points forts d'un texte, elles feront l'affaire. Une note pour rappeler l'heure et le lieu d'une réunion ne nécessite pas une syntaxe complexe ou des effets de style. Le troisième élément d'importance est la durée de vie d'un texte; ceux qui sont programmés pour le recyclage à court terme ne valent pas un investissement d'énergies coûteuses. Les notes de service et les offres d'emploi font partie de cette catégorie. Il suffit de préparer des modèles de documents et des feuilles de style. »

Ces technologies pourraient même, à l'occasion, profiter aux traducteurs littéraires. « Elles pourraient servir à la compilation de certaines expressions particulières affectionnées par un auteur, des phrases ou des mots apparus ou traduits dans des oeuvres précédentes. Colliger des néologismes ou des créations lexicales, pour ensuite les comparer avec un ensemble plus vaste, indiquerait au traducteur s'il y a lieu ou non de chercher une formule plus créative. » Enfin, Lynne Bowker croit qu'il faut concevoir ces technologies comme

des outils et non comme des concurrents éventuels. « Le travail n'est pas près de manquer aux bons traducteurs », conclut-elle.

---

Source : [http://www.tabaret.uottawa.ca/article\\_f\\_341.html](http://www.tabaret.uottawa.ca/article_f_341.html)